

Daniel Cassini

Ne travaillez toujours

Dans les premiers mois de 1953, sur un mur de la rue de Seine apparaît une inscription flamboyante qui témoigne du mode de vie particulier qui, dans ces années - là, avait tenté de s'affirmer à Saint Germain des Prés, dans les cafés de la jeunesse perdue et tout au long de longues dérives diurnes ou nocturnes. Il s'agit du radical et lapidaire « Ne travaillez jamais » de Guy Debord, la formule la plus poétique advenue ici - bas et qui exigerait à elle seule un long développement tant elle est riche de ramifications. À l'instar, différemment certes, du célèbre et mal compris là aussi « Il n'y a pas de rapport sexuel », et ce d'autant plus que Guy Debord dans une lettre du 25 août 94 considère que ce « Ne travaillez jamais » est la plus belle de ses œuvres de jeunesse et en tout cas celle qui s'est toujours confirmée comme la plus sérieuse.

De ce provoquant - inadmissible « Ne travaillez jamais », le poète Paul Celan aurait pu soutenir qu'il est une « contre - parole » ne faisant plus la révérence au discours des maîtres, à leur « continuez à travailler et pour le désir vous repasserez », mais affirme un acte de liberté sans égards qui s'exerce dans le champ de l'utopie seul à même de pouvoir peser sur la Norme et sa prétention à incarner la Loi.

« Non il n'est pas travailleur. Il ne sent pas le besoin ardent du travail » Un certain Plume.

Flash - back

« Koyu, le religieux dit : seule une personne de compréhension réduite désire arranger les choses en séries complètes. C'est l'incomplétude qui est désirable. En tout, mauvaise est la régularité.

Dans les palais d'autrefois, on laissait toujours un bâtiment inachevé, obligatoirement. »

Yoshida No Kaneyoshi (XIVe siècle.)

Extérieur jour

Freud, encore et toujours, contre ceux qui, régulièrement depuis un siècle, récemment encore, *poussent des cris d'Onfray* - déclaration d'amour déguisée ! - pour disqualifier son œuvre et suturer l'inadmissible, l'*inadmissible* inconscient – le travail de l'impossible à dire, l'enseignement de l'irréductible.

Cela étant, Freud n'a point besoin qu'on lui rende justice. En 1933, il confie à son analysante Hilda Doolittle : « Je vous en prie, jamais – je veux dire jamais, à aucun moment, en aucune circonstan-

ce -, n'essayez jamais de me défendre si et quand vous entendez des remarques injurieuses sur moi et mon travail... Vous ne ferez pas de bien au détracteur en commettant la faute d'entreprendre une défense logique. Vous approfondirez seulement sa haine, ou sa peur et ses préjugés. » La messe est dite : lucidité extrême contre aveuglement massif.

Freud, donc, en tout bien tout honneur : « Introduction à la psychanalyse » : « La base sur laquelle repose la société humaine est, en dernière analyse de nature économique : ne possédant pas assez de moyens de subsistance pour permettre à ses membres de vivre sans travailler, la société est obligée de limiter le nombre de ses membres et de détourner leur énergie de l'activité sexuelle vers le travail. Nous en sommes là, en présence de l'éternel besoin vital qui, né en même temps que l'homme, persiste de nos jours. »

Freud enfin, dans une lettre à Pfister du 6 mars 1910 : « Je n'imagine pas qu'une existence sans travail puisse être agréable, je ne trouve d'agrément à rien d'autre. »

Ce point de vue sans appel d'un Freud aussi « intoxiqué » par le travail que par le tabac n'est pas pour autant partagé par tout le monde, loin de là. Qu'on en juge plutôt à travers ces professions de foi émanant de personnalités éminentes et qui manifestent a contrario une hostilité marquée envers le travail.

J'emploie volontairement le terme « manifeste » en rappelant que Lacan soutient que l'homme passe son temps à rêver et qu'il ne se réveille jamais. Manifeste - Latent.

Dans « Une saison en enfer » (Mauvais sang) Arthur Rimbaud écrit : « J'ai horreur de tous les métiers ». Et dans « Délire I » : « Jamais je ne travaillerai. » Dans ses Poèmes : « Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux ».

André Breton, toujours à propos du travail, surenchérit dans « Nadja » : « Que les sinistres obligations de la vie me l'imposent, soit, qu'on me demande d'y croire, de révéler le mien ou celui des autres, jamais. »

Dans « L'opération souveraine » Georges Bataille constate : « Mais l'homme n'a que faire du travail, sinon pour assurer et réparer ses forces » et dans le cinquième numéro d'Acéphale « l'homme « est » dès qu'il cesse de se comporter en infirme : de se faire une gloire du travail nécessaire », à quoi, plus récemment et dans le champ de la fiction cette fois, peut faire écho le propos d'un personnage de Pierre Michon : « Ils ne font rien, ils travaillent. »

Dans les premiers mois de 1953, sur un mur de la rue de Seine apparaît une inscription flamboyante qui témoigne du mode de vie particulier qui, dans ces années - là, avait tenté de s'affirmer à Saint Germain des Prés, dans les cafés de la jeunesse perdue et tout au long de longues dérives diurnes ou nocturnes. Il s'agit du radical et lapidaire « Ne travaillez jamais » de Guy Debord, la formule la plus *poétique* advenue ici - bas et qui exigerait à elle seule un long développement tant elle est riche de ramifications. À l'instar, différemment certes, du célèbre et mal compris là aussi « Il n'y a pas de rapport sexuel », et ce d'autant plus que Guy Debord dans une lettre du 25 août 94 considère que ce « Ne travaillez jamais » est la plus belle de ses œuvres de jeunesse et en tout cas celle qui s'est toujours confirmée comme la plus sérieuse.

De ce provoquant - inadmissible « Ne travaillez jamais », le poète Paul Celan aurait pu soutenir qu'il est une « contre - parole » ne faisant plus la révérence au discours des maîtres, à leur « continuez à travailler et pour le désir vous repasserez », mais affirme un acte de liberté sans égards qui s'exerce dans le champ de l'utopie seul à même de pouvoir peser sur la Norme et sa prétention à incarner la Loi.

Pour ces écrivains d'exception, la cause semble entendue : vade retro boulot.

Pourtant, à y regarder d'un peu plus près, cette aversion au travail est moins assurée qu'elle y paraît.

Rimbaud, l'auteur de « L'alchimie du verbe », le poète qui un temps eut le génie de transformer le vil plomb de la langue en or poétique, arrive à 27 ans au Harrar aux confins désertiques de l'Est Éthiopien, que l'on appelait alors l'Abyssinie. Désormais, « un sieur Rimbaud, se disant négociant » va travailler énormément jusqu'à la maladie qui va l'emporter en Europe et, après amputation, dans l'au-delà. Par crainte d'être volé, Rimbaud, vous le savez, portera autour de la taille une ceinture remplie d'une quinzaine de kilos d'or, bien réel celui - là et durement gagné à la sueur de son front.

Que dire d'André Breton, sinon qu'il a lui aussi et jusqu'à la fin de sa vie travaillé à son œuvre ainsi qu'à la défense et à la promotion du mouvement surréaliste, le seul à l'époque, rappelons-le, à s'être intéressé, quels qu'en aient pu être les malentendus - sur le rêve notamment - à l'œuvre de Freud.

Quant à Georges Bataille, 11 gros volumes chez Gallimard témoignent eux aussi d'une dépense sans compter - et pas seulement dans les maisons closes en compagnie de Laure, Sylvia, ou d'autres de ses compagnes - ainsi que d'un travail soutenu - dans les domaines de la philosophie, de l'économie, de la sociologie, du roman, de la poésie, du journal intime, de la critique d'art, etc. - interrompu seulement là aussi par la maladie et la mort.

En dépit de ce qu'il a affirmé avec style, à savoir avoir « écrit beaucoup moins que la plupart des gens qui écrivent » mais avoir « bu beaucoup plus que la plupart des gens qui boivent », l'auteur de « La société du spectacle » a été le réalisateur de 6 films devenus mythiques, le rédacteur d'une œuvre composite de 1800 pages chez Quarto et de plusieurs centaines de lettres réunies en 7 volumes ; sans compter le travail acharné et sans répit mené contre le monde de la valeur marchande qui a envahi la quasi-totalité de la sphère sociale et par là même colonisé les psychismes en reléguant l'homme au rôle peu gratifiant de simple porteur « ravi » de marchandise. À voir ce dont l'esprit se contente, on mesure l'étendue de sa perte.

De ce qui précède et sans le développer, l'on peut dégager plusieurs versants du travail, deux faces tout au moins, celle du travail aliénation, du travail instrument de torture selon l'étymologie bien connue ; cette face farouchement combattue par les situationnistes dont l'un des membres de cette réjouissante organisation s'en est allé jusqu'à soutenir que « le travail est le besoin qui se supprime » et une autre dans laquelle comme Freud, finalement, se retrouvent pour l'essentiel les personnages cités précédemment, en dépit de leurs allégations contraires.

Freud : « Imagination créatrice et travail vont pour moi de pair ». L'écrivain Lawrence, de son côté, délivre cette sentence magnifique mettant à l'œuvre le rêve dans la toute - puissante réalité pour en

modifier le cours, *l'interpréter* en quelque sorte cette réalité obtuse : « Tous les hommes rêvent mais pas également, ceux qui rêvent la nuit dans les replis poussiéreux de leurs pensées s'éveillent le jour et rêvent que c'était vanité, mais les rêveurs du jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent agir leur rêve avec les yeux ouverts pour le rendre possible ».

Il est traditionnellement accordé au travail une fonction de nouage du lien social, de régulateur libidinal d'où son utilité. « Mais le travail est peu apprécié par les hommes comme moyen de bonheur » reconnaît Freud dans « Malaise dans la civilisation ». Pour les artistes et poètes cités plus haut et qui dénoncent le tripalium à s'enfoncer quelque part ailleurs que dans les « oneilles », tel le petit bout de bois du père Ubu, le travail se situe du côté de l'invention, et cela dès lors que l'amour et le désir sont en jeu, dès lors que l'exigence du travail n'est pas au service d'un surmoi représenté par l'autre patronal, social, ou « entrepreneurial » et leur férocité de surmoi primitif. Travaille ! Jouis ! Travaille ! Jouis !

Cette nécessité d'invention qu'exige le travail ménage un accès nouveau au réel, une reconnaissance de la singularité du cas par cas sur laquelle les sujets ne doivent pas céder sous peine de rejoindre la cohorte des suicidés et autres déprimés de la société, pauvres de leur puissance de singularisation, défaits dans le désir qui les constitue, ensevelis sous la chape mortifère des passions tristes.

« Je donne ma vie, personne ne me la ravit, j'en fais moi - même le sacrifice » annonçait sans détours un bandeau affiché il y a des années de cela à l'entrée d'un couvent de bonnes sœurs du Vieux - Nice. Travail de la religion, religion du travail.

Et l'inconscient dans tout ça ? Il va bien, ma foi, merci. Jour et nuit, d'après ce qui *s'inad-missi-bilise* sur les divans, il travaille pour la jouissance. Processus constamment actif, sans répit, sans repos, il est au travail. Jamais il ne fait grève sans pour autant se mettre au service des biens, jamais le flot langagier ne se tarit, ça n'arrête pas de parler – penser – ruminer - *équivoquer* dans toutes les langues. Toujours la pulsion est agissante. La productivité de l'inconscient se manifeste au niveau de son fonctionnement et dans ses formations : fourberies, bévues et achoppements divers : lapsus, actes manqués, witz, formation du symptôme, rêves dans lesquels le désir est travesti pour déjouer la censure avec à l'œuvre le travail de condensation et de déplacement destiné à transformer le matériel des pensées du rêve en son contenu manifeste.

Intérieur nuit

J'aime à produire ici une courte vignette sur le rêve et sur le travail qui suit la séance analytique. Travail que je me hasarde à désigner comme étant « l'after » de la séance d'analyse, en référence à la musique et aux musiciens - de jazz souvent - qui après un concert officiel se retrouvent tard dans la nuit – longtemps je me suis couché de bonne heure – pour prendre un verre, faire un « bœuf » ensemble et atteindre parfois dans leurs improvisations de véritables moments d'éveil et de grâce musicale qui poursuivent et parachèvent pour des happy few le concert donné quelques heures plus tôt.

Si dans le rêve, le désir insiste comme surgissement et réponse au désir de l'Autre et comme traitement de la jouissance pour la

détourner et l'annuler à travers le processus de chiffrage pour atteindre – si possible, sauf dans les rêves d'angoisse et de cauchemar - à une économie nulle de la jouissance, l'analysant dont il est question dans cette courte vignette est en travail analytique depuis un certain temps – un temps assez long – qui lui donne la capacité de commencer à entendre, à s'entendre et à interroger ce qu'il dit au fil des séances - à le déchiffrer.

Dans la séance qui nous intéresse ici, l'analysant, un homme d'une trentaine d'années, évoque d'entrée de jeu un fragment de rêve comme on dirait un fragment de verre, un éclat de rêve qui, seul, demeure de la séquence qu'il a oubliée presque entièrement. L'analysant déclare que, dans le peu qu'il est en mesure d'apporter en séance, il se trouve en grande conversation avec le chanteur du groupe de rock anglais les Rolling Stones, Mick Jagger. La discussion, dont le contenu est perdu, se déroule de façon extrêmement cordiale, excessivement cordiale même entre le rêveur et le leader des Rolling Stones. C'est tout ce dont se souvient l'analysant. Ses associations portent sur le personnage de Mick Jagger et sur le contenu manifeste du confetti de rêve qui lui semble, selon ses dires, « un peu trop beau pour être vrai » pour ne pas dissimuler autre chose de moins convivial voire de nettement plus hostile.

Face au silence attentif de l'analyste, l'analysant demande et se demande si le chanteur des Rolling Stones n'aurait pas un rapport avec son père. L'analysant ne dit pas « ce n'est pas mon père, ça j'en suis sûr » ou quelque chose du genre, auquel cas flamberait la dénégaration et le jugement négatif qui affirme en niant. Mais cet homme jeune a beau s'interroger tout le temps de la séance, il ne réussit pas à établir quelle relation, quel lien – peut être totalement infondé d'ailleurs – il pourrait établir – exister entre le charismatique chanteur des Rolling Stones et son père.

Celui - ci, apprend - il à son analyste, s'intéresse assez peu à la musique, encore moins à la musique rock qui l'indiffère quand elle ne l'irrite pas et qu'il n'écoute jamais. L'analysant dit se souvenir que l'un des chanteurs préférés de son père, quand il était jeune, était Jean Sablon, chanteur de charme de qualité, aujourd'hui oublié par les jeunes générations et également, plus proches de nous : Jacques Brel ou Léo Ferré. Édith Piaf.

La séance se termine sur ce questionnement auquel l'analysant n'est pas en mesure d'apporter une réponse satisfaisante.

Lors de la séance suivante, la même semaine, l'analysant raconte d'emblée le cheminement qu'il a poursuivi hors séance, dans la rue, jusqu'à son domicile distant d'environ une demi - heure du cabinet de l'analyste. Durant tout ce temps, durant cet « after », l'analysant n'en a pas, selon ses dires même, « démordu » et il a continué à se creuser la cervelle et à associer autour de Mick Jagger, des Rolling Stones et de son père. Comme Nietzsche parcourant la rue Saint François de Paule ou le sentier escarpé menant à Eze village, l'analysant a en somme pensé autant avec ses pieds qu'avec sa tête – intéressant et fructueux renversement de perspective. Parmi la multitude d'associations des plus sérieuses aux plus farfelues qui sont venues se présenter à lui en ordre dispersé, l'analysant rapporte qu'il a été subitement sollicité par le nom d'un groupe de musique noire américaine les Four Tops et tout de suite après par un autre groupe, les Temptations. L'analysant précise alors que pour connaître ces deux groupes de musiciens et de

chanteurs, il n'en est pas pour autant un grand amateur mais qu'il a, à diverses reprises, au cours des années précédentes, entendu à la radio ou ailleurs plusieurs de leurs titres ayant connu un succès international. Alors qu'il en était à s'interroger sur le pourquoi du surgissement de ces deux formations de soul music, l'analysant, a eu, déclare-t-il, une brusque illumination lorsque le titre d'un des succès des Temptations est venu lui percuter l'entendement et mettre fin à sa recherche mais certes pas à son analyse : « Papa was a rolling stone. »

En réponse immédiate à cet éclair – qui, précisons le, a pour seule prétention de pointer et de transmettre une bribe de savoir sur l'aboutissement d'un travail associatif – l'analyste aurait pu intervenir de plusieurs manières : en chantonnant *mezza voce*, avant de conclure la séance : « You can't always get what you want, but if you try, sometimes, you get what you need » - ordre du besoin - ordre du désir ; en déclinant cette exhortation de Saint Augustin : « Il faut chercher comme ceux qui doivent trouver mais il faut trouver comme ceux qui doivent chercher encore » - Logique du tout – logique du pas-tout ; en ne disant rien.

Bien entendu, l'analyste n'a rien dit. Il a simplement ouvert la porte au silence, au silence qui fortifie, met en mouvement, relance, et laisse le sujet dériver au gré d'une meute d'associations susceptibles de soulever et de faire vaciller le moi. « *Pour aller où tu ne sais pas va par où tu ne sais pas* », nous engage un grand poète et mystique espagnol du XVI^e siècle qui se situait du côté du pas - tout. Dans « L'interprétation des rêves », Freud parle, lui, d'une « marche à l'aventure vers un inconnu où nul n'a mis les pieds ». Inconnu, *inconnuit* où - Midnight rambler – se glisse le désir.

Plan large

Dans un texte écrit il y a plus de mille ans en Syrie, « Rets d'éternité », son auteur Abu al - Ala al - Ma' arri nous interpelle aujourd'hui encore : comme l'inconscient, la grande poésie ignore le temps, elle est de tous les instants, vivifiante, fondatrice.

« Les hommes sont des poèmes récités par leur destin »
 parmi eux le vers libre et le vers enchaîné »

Vers libre ou vers enchaîné, contre la contrainte diabolique du destin et les fourberies de l'inconscient tu peux choisir, comme tu peux savoir...

Pour cela se profile dans le cadre de la rencontre analyste - analysant l'exigence du travail analytique, que l'on peut aussi bien qualifier de travail d'amour, d'événement d'amour ; au-delà, dans sa visée et ses résultats, de la répétition et du narcissisme dans lequel chacun voit en l'autre aimé une image de lui - même – le même qui aime le même – et veut être aimé.

Dans le travail analytique - travail d'amour et passé les entretiens d'embauche - pardon, les entretiens préliminaires - le semblant du sujet supposé savoir est offert à l'amour, à l'amour analytique dans le cadre de la névrose de transfert. L'analyste est ainsi élevé un temps à la dignité incomparable d'un objet d'amour où se manifeste la métaphore de l'amour qui fait de l'aimé un aimant, de l'éros un éras-tès. Seulement, à la différence de l'amour profane, celui de tous les jours et de toutes les nuits, l'analyste fait un usage original et désinté-

ressé de ce transfert qui noue l'amour au savoir. Il y a exigence éthique de la part de l'analyste d'un refus de la consommation de l'amour, « rétention » déclare Lacan. Cette relation singulière va avoir pour effet d'amplifier la frustration propre à l'association libre. Cette non-réciprocité se soutient du silence et de l'interprétation et pas de l'idéalisation amoureuse. Cet amour analytique ne vise pas l'être et sa fondation dans l'autre, avec, (funeste passion et néologisme lacanien) hainamoration, (avec un h), à la clé, et ce dès lors que le semblant d'objet a qu'incarne l'analyste n'est d'aucun être.

L'entrée en analyse inaugure pour l'analysant un amour que l'analyste va s'employer à décevoir jusqu'à en produire le deuil dans la mesure où l'entrée en amour est une jouissance et n'est pas par là favorable au travail analytique qui vise la révélation du désir – avec la rencontre avec le désir de l'analyste.

La difficulté de la manœuvre analytique réside dans le fait que la passion amoureuse doit être contenue afin que l'amour de transfert puisse maintenir le sujet dans le processus de la cure et que l'abstention de l'analyste entretienne la demande du sujet de façon à ce qu'à terme puisse apparaître (je cite) « l'ombre des objets primordiaux », apparition que seule la déception amoureuse sciemment jouée par l'analyste aura permise.

Si l'analyse correctement menée entraîne notamment une dés-identification du sujet, elle va l'autoriser – de son autorisation à lui – à accéder à une variété plus grande de rencontres limitées jusque - là par les contraintes que la répétition imposait à ses choix d'objets en libérant le désir bridé par la névrose. Il ne s'agit pas pour autant d'en arriver à ce que déclare une femme dans une histoire dite drôle – le comique de l'amour peut être en rapport avec le phallus : « Je préfère faire l'amour plutôt que de me masturber comme ça j'ai l'occasion de faire de nouvelles connaissances », plaisante illustration du non - rapport entre les sexes et de l'impossible conjonction des jouissances.

Là où Freud voyait dans le transfert le retour des amours enfantines et la réédition du vieil amour pour le père – le père la terreur, Lacan pose le transfert comme un nouvel amour, un amour athée, au - delà de la personne du dieu obscur qui pousse le sujet vers la fascination du sacrifice, confère le « Je donne ma vie, personne ne me la ravit, j'en fais moi - même le sacrifice. »

Suite et fin

Ce nouvel amour, cet amour athée, qui advient à chaque changement de discours et au terme du travail analytique conduit le sujet en analyse, qui a accepté d'être un de ces « horribles travailleurs » évoqués par Rimbaud, vers la différence absolue du symptôme. Ce nouvel amour fondé par la castration symbolique se supporte d'un certain rapport entre 2 savoirs inconscients ; il va de l'un à l'un et plus de l'un à l'autre.

Dans tous les cas, le sujet, conduit vers ce qu'il a de plus réel, est désormais en capacité et en désir de (je cite) « se séparer du troupeau » ; de l'amour du leader, du führer, du sarko, amour agrégatif ; ainsi que de la jouissance homogénéisée - pasteurisée – autorisée, offerte généreusement (tu parles !) par le discours du capitaliste qui, dans sa forclusion de la castration, laisse de côté les choses de l'amour et défait les liens singuliers au profit de la masse et de la foule, vers la

consommation et la jouissance effrénées : arraisonnement des corps et des désirs, servitude volontaire, passions masochistes, rêves orientés sous contrôle marchand.

« L'amour et le désir se sont perdus ensemble » disions - nous dans le film de mon ami Georges Sammut « Love in progress », sous-titré judicieusement « En attendant, gode ».

Alors ? Se passer de l'amour du père à condition d'inventer, « bien autrement méritant » un nouvel amour, « raison merveilleuse et imprévue » aurait pu s'autoriser à écrire Rimbaud. S'autoriser pareillement un analysant en fin de partie ?

Que dire encore du travail d'amour dès lors qu'il ne s'inscrit pas dans le cadre de la cure analytique et qu'il va remplir en une multitude d'occurrences – mythe, fable, conte, légende, épopée, roman, chanson, poésie, peinture, musique, films, spéculations théologiques, philosophiques, mystiques – sa fonction éminente de suppléer à l'absence de rapport sexuel inscriptible. Ca ne cesse pas de s'écrire. Ca ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Simplement, j'aime à vous livrer ces deux poétiques de l'adresse – ces deux lettres de noblesse : à chacun ici d'y adjoindre les siennes – qui l'ont et continuent, je l'espère, à le guider et à l'irradier...

Ce que l'idiot de village Rilke recommande : « Dans l'amour quand il se présente, ce n'est que l'occasion de travailler à eux - mêmes que les êtres jeunes devraient avoir. »

Ce que Vivant Denon écrit au tout début de « Point de lendemain », nous offrant là deux des plus belles phrases de la langue française dans lesquelles fulgurent et se font entendre le comique et le sérieux, la folie et la duperie de la passion amoureuse.

« J'aimais éperdument la comtesse de... ; j'avais 20 ans, et j'étais ingénu ; elle me trompa, je me fâchai, elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettai ; j'avais 20 ans, elle me pardonna : et comme j'avais 20 ans, que j'étais ingénu, toujours trompé, mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes ».

À charge, pour une femme d'accepter d'être belle comme un symptôme pour un homme sans se figurer pour autant valoir pour toutes ; à charge pour un homme d'accepter l'exigence du pas - plus - d'un / pas - plus - d'une, d'une femme sans pour autant se croire tenu (en laisse) d'être son tout - tout : entre impuissance et ravage disons.

Autant de figures de style qui, précisons - le, *ne vont pas sans dire* – au XVIII^e siècle on appelait cela l'art de la conversation – celle des corps en travail amoureux y compris. Sinon, libre à chacun et chacune de s'inscrire dans l'interminable et épuisante guerre des sexes...

Et si l'amour est (je cite) « un genre de suicide » il donne à chacun et à chacune l'opportunité (en dehors de l'inceste - prohibé) de signer *après affinement* le seul acte réussi qui soit. Il incombe pour cela aux parlêtres de se risquer à pousser – chacune dans sa synchronicité avec les autres – les 4 portes de l'amour, dont celle de l'analyste et de son discours, sur laquelle sont inscrites – si vous lisez bien – ces quelques lignes de Gian Battista Vico : « Quiconque désire exceller en tant que poète doit désapprendre la langue de son pays natal et retourner à la misère primitive des mots ». Autrement dit, s'ex - îler comme le nommé James Joyce, grand admirateur de Vico et grand connaisseur en matière d'exil - translinguistique notamment et génialement.

Dans le recueil « La rose de personne », les derniers vers du

poème de Paul Celan « Les globes » sont :

« Tout
même le plus lourd, allait
voler, rien
ne retenait »

Cela, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, indique... l'a-
mour.

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout.
Vers libre ou vers enchaîné.
Encore un effort !
Ne travaillez toujours.